

Cinéma

***L'appétit d'Ève* ou le schiste de Fabienne Lips-Dumas**

Jean Marc Larivière

Numéro 125, hiver 2004–2005
Le jardin d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41191ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2004). Compte rendu de [*L'appétit d'Ève* ou le schiste de Fabienne Lips-Dumas]. *Liaison*, (125), 43–44.

L'appétit d'Ève

OU LE SCHISTE DE FABIENNE LIPS-DUMAS

Jean Marc LARIVIÈRE

[Well, it may be the devil or it may be the Lord,
But you're gonna have to serve somebody.]

(Bob Dylan)

À UNE ÉPOQUE OÙ LES DOCUMENTAIRES militants sur des sujets-chocs font la manchette et amassent des recettes sans précédent, où le cinéma d'auteur est souvent synonyme d'auteur-vedette, *L'appétit d'Ève* de Fabienne Lips-Dumas peut donner l'impression d'être un dinosaure. Heureuse coïncidence, car c'est justement dans le schiste de Burgess, véritable caverne d'Ali Baba qui abrite des fossiles remontant à 500 millions d'années que la quête d'identité et de liberté de la réalisatrice tire son origine.

« Un film sur les fossiles, vous dites-vous... Bon, c'est le temps de tourner la page, j'attraperai ça un dimanche après-midi de grisaille à la chaîne Découverte... s'il n'y a pas de bons films à l'horaire. » Vous auriez tort, car même si *L'appétit d'Ève* aborde le sujet de l'évolution des espèces, cela n'est qu'un tremplin pour approfondir des questions plus fondamentales : la place de l'humain dans le monde, le rôle de l'intelligence et du plaisir, de la science et de la métaphysique. « Ouf ! C'est dense tout ça, il doit bien y avoir une émission sur la rénovation intérieure en quelque part... » Et bien, justement, ce film risquerait d'être rébarbatif s'il ne s'articulait pas autour du réaménagement intérieur de la réalisatrice, en quelque sorte.

En 1992, Fabienne Lips-Dumas quitte Paris et laisse derrière elle une carrière de journaliste culturelle, pour s'installer le plus loin de tout cela, « au bout du monde », à Vancouver. Elle, qui à l'époque dévorait romans et recueils de poésie en quantité, arrive au Canada avec seulement quelques livres de science sous le bras, en particulier *La vie est belle* de Stevens Jay Gould, paléontologue de renom, à la mémoire duquel le film est dédié. Ce livre devient pour elle comme un vent de liberté inespéré.

Née de parents juifs ayant survécu, enfants, à l'Holocauste, elle est élevée par « une maman qui voulait vraiment me cacher qu'elle avait, en fait, un gros cauchemar dans la tête. Elle n'avait rien à me dire. » Dans ce silence, il n'y a pas de place pour la religion. Pourtant, Lips-Dumas cède éventuellement au charme de la musique sacrée, des grands vitraux lumineux, du dialogue que les poètes semblent entretenir avec l'infini. Mais, avec le temps, l'enchantement s'évanouit et il ne

reste que les barreaux d'or, de myrrhe et d'encens de la mythologie judéo-chrétienne et, surtout, un grand vide.

C'est dans cet état de béance que nous entraîne à la rencontre de six scientifiques qui sont tout le contraire des ennuyeuses têtes parlantes qu'on associe traditionnellement aux chercheurs. La connivence qu'établit Lips-Dumas avec ces hommes passionnés, drôles et, dans certains cas, croyants est l'une des plus belles réussites du film. Chacun livre à sa façon des propos qui vont bien au-delà de son expertise professionnelle et qui touchent ses convictions intimes. Mais bien que ces confidences soient engageantes et surprenantes, c'est d'abord et avant tout Lips-Dumas qui est au cœur de son film.

La réalisatrice ne se livre cependant pas en vrac, ni facilement, et cela est à la fois source de plaisir et de difficulté. En effet, *L'appétit d'Ève* est tout à fait à l'image de son sujet. Il est constitué d'innombrables couches qui se chevauchent et se recoupent en un schiste complexe. Ainsi le spectateur se trouve-t-il dans le rôle d'un archéologue à tenter d'interpréter des informations éclatées pour en tirer un sens. Cet éclatement touche tant le fond que la forme et donne naissance à des tensions contradictoires que le film ne résout pas toujours avec succès.

Le tournage, par exemple, s'est fait à deux caméras. La seconde caméra filme habilement les lieux et la logistique de tournage en cours de production, le film étalant ainsi son armature à la manière du Centre Pompidou. Par moments, cette méthode rappelle le cinéma dit « réalité », tant à la mode et on est au bord de l'agacement quand la réalisatrice lance un « youpi » dans une cabine téléphonique, à Oxford, après avoir réussi à prendre rendez-vous avec le professeur Richard Dawkins (si seulement Michael Moore avait eu autant de veine avec le P.D.G. de General Motors !) Mais, dans l'ensemble, cette mise à nu cinématographique participe directement au vaste projet de démystification dans lequel Lips-Dumas s'est engagée, afin de découvrir peu à peu l'essentiel enfoui sous les couches d'acquis et de croyances enfantines.

De même, le montage, très habilement mené, fait largement appel à la superposition d'images (encore le



schiste) et à un assemblage en parallèle qui donne au film un rythme, à la fois souple et serré. Paradoxalement, cela introduit aussi un malaise. En effet, les entrevues sont découpées et parsemées de séquences de la réalisatrice, souvent songeuse, déambulant dans une rue, fouinant dans une boutique, prenant le café dans un bistro ou en déplacement d'une ville à l'autre, d'un continent à l'autre. On reconnaît qu'il s'agit de plans de coupe pour mieux ordonner le propos des personnages, mais on en fait un usage si généralisé que ces séquences de voyage donnent l'impression d'un manque de confiance envers les personnages. À vouloir éviter à tout prix de faire un film de têtes parlantes, on pêche par excès et on mine, en partie, l'intérêt encore plus grand que ces intervenants de qualité auraient pu apporter.

Après un départ tout en à-coups, comme un train qui a du mal à sortir de gare, *L'appétit d'Ève* prend sa véritable vitesse de croisière à Paris, où la réalisatrice est manifestement plus à l'aise avec les lieux, les personnages et la langue. Cette lenteur à démarrer pourra en décourager quelques-uns et c'est dommage, car elle annonce une recherche intellectuelle et émotive complexe et fouillée. « Je suis lente, confie-t-elle en voix *off*, et si comprendre me prend du temps, tant pis, après tout, ça n'a aucune importance. » Les spectateurs qui partageront son avis seront largement récompensés.

Sommes-nous le fruit du hasard ou l'aboutissement d'un plan divin ? C'est là l'interrogation maîtresse qui imprègne tout le film. Des scientifiques des deux camps expliquent leur position, et chacun défend son point de vue avec intelligence, éloquence et même humour. Lips-Dumas, qui a du mal à accepter son histoire tant personnelle que biologique, finit par se ranger dans le camp du hasard. En parlant de la liberté, elle conclut : « Je ne connais aucune religion, aucune mythologie qui m'ait donné ça, mais la science, oui. Et là, elle devient ma complice. Quand on est une femme et qu'on veut vivre en liberté, il vaut mieux vivre dans un monde athée. »

Dans un premier temps, cette affirmation fait trop peu de cas de la théologie judéo-chrétienne, qui s'est penchée sur la question du libre-arbitre. Dans un second temps, ce point de vue ne semble tenir aucunement compte que le bouddhisme, par exemple, en considérant toute la création comme la manifestation incarnée du divin, repose la question dans un tout autre contexte et la résout du même coup.

Dans sa quête d'affranchissement du carcan religieux, la réalisatrice affirme aussi : « Je n'ai pas du tout envie de remplacer un dieu par un autre. » On ne peut pas douter un instant de l'authenticité de ses convictions, mais on reste avec l'impression que *L'appétit d'Ève* ne va pas au bout des interrogations qu'il soulève. Quand elle parle d'avoir des enfants, Lips-Dumas décide qu'elle « ne veut pas envoyer une petite âme dans la gueule du dragon de ses doutes », que, comme sa mère, « elle voudrait parler à son enfant mais qu'elle n'aurait rien à lui raconter. » D'abord, on répond que son film, en soi, prouve le contraire, et ensuite, qu'on ne parle pas aux enfants, que ce sont eux qui nous parlent, d'abord avec les yeux et les doigts, puis avec leur voix bien à eux, une voix qui nous dépasse complètement, tellement complètement qu'on en reste bouche bée, ébloui de lumière.

Cela dit, à la fin, il n'est pas juste de reprocher à ce film courageux de comporter des lacunes. Comme pour

le schiste de Burgess, il y aura toujours des trous dans l'archéologie du for intérieur. Chaque nouvelle découverte, chaque nouvelle œuvre ouvre des chemins nouveaux, interpelle la curiosité plus avant encore. Avec *L'appétit d'Ève*, Fabienne Lips-Dumas fait preuve d'une écriture cinématographique hors du commun et d'un talent d'une grande sensibilité. ■

Jean Marc Larivière est cinéaste et vit à Toronto.

- 1 « Bon, ça pourrait être le diable ou bien le Seigneur Mais tu vas bien servir quelqu'un » (traduction de la rédaction).



560 pages
35\$

Écriture franco-ontarienne 2003

Sous la direction de
Jacques Flamand et Hédi Bouraoui

- Quelque deux cent cinquante textes publiés ou inédits, cinquante-cinq auteurs;
- tous les genres littéraires de fiction représentés : roman, nouvelle, conte, poésie, littérature jeunesse, théâtre.

Écriture franco-ontarienne 2003

est un outil précieux pour tout lecteur désireux d'approfondir ses connaissances de la littérature franco-ontarienne. Il a sa place dans toutes les bibliothèques publiques, universitaires, scolaires et privées.



Le Canada / The Canadian Heritage



Tél. : (613) 241-4032 • Téléc. : (613) 241-3109
leseditionsduvermillon@rogers.com
<http://www.prizmatech.ca/vermillon/index.html> et
<http://vermillon.info.ca>